

EN ATTENDANT GODOT

Samuel Beckett



©Pierre Grosbois

Mise en scène Jacques Osinski

Avec Jacques Bonnaffé, Jean-François Lapalus, Denis Lavant, Aurélien Recoing

Revue de presse Avignon 2025

En attendant Godot

de Samuel Beckett

Texte publié aux éditions de Minuit

Mise en scène

Jacques Osinski

Avec

Jacques Bonnaffé, Jean-François Lapalus, Denis Lavant, Aurélien Recoing

Scénographie

Yann Chapotel

Lumières

Catherine Verheyde

Costumes

Sylvette Dequest

Administration

Adèle Maugendre adele@laureboreale.fr

Diffusion

Evelyne Jacquier evelyne.jacquier@laureboreale.fr / 06 69 13 51 20

Production l'Aurore Boréale Coproduction : Théâtre des Halles Avignon, Théâtre Montansier Versailles, Théâtre de l'Atelier Paris

La Compagnie L'Aurore Boréale est conventionnée par la DRAC-Ile de France

Festival d'Avignon : notre sélection de spectacles durant le off

Par Nathalie Simon, Ariane Bavelier et Anthony Palou
Le 24 juillet 2025 à 15h55

En attendant Godot, de Samuel Beckett

Des créatures totalement démunies remplissant le temps vide d'un éternel samedi qui suit le Vendredi saint mais ne devient jamais le dimanche de Pâques. Tels sont les deux vagabonds d'*En attendant Godot*, Estragon et Vladimir. Pour jouer ce genre d'individus, il faut être mime. Surtout Estragon. Mimer le temps qui ne passe pas. De nos jours, hormis Denis Lavant, on ne voit pas qui pourrait à ce point incarner celui que Vladimir (Jacques Bonnafé, surprenant de force comique hésitante et méfiante) appelle Gogo. Lavant a du génie. Comme si ce type était venu sur terre pour jouer du Beckett. Sa voix cassée (qui semble se faire théâtre devant nos yeux), ses défroques improbables, sa souplesse, son côté pantin, cirque, son regard d'enfant, chaplinesque. Nous l'avons vu dans plusieurs mises en scène que Jacques Osinski lui avait offertes : *Cap au pire*, *L'Image*, *La Dernière bande*, *Fin de partie*. *En attendant Godot* l'attendait en toute *logique*. Pièce composée comme un jeu verbal et gestuel, *Godot* est un sommet du théâtre. Nous avons bien conscience que nous allons être raillés pour la banalité de cette phrase. Et pourtant... Pourquoi cette pièce nous secoue toujours à chaque fois qu'on la relit, qu'on la revoit ? Parce qu'elle n'a ni début ni fin. Elle a toujours été là par-delà le temps. Parce que nous nous reconnaissons, êtres déchirés, dans ces ombres misérables dont l'une (Estragon) fait dans la godasse (il y «god» dans godasse), l'autre (Vladimir) travaillant plutôt du chapeau.

La mise en scène de Jacques Osinski suit presque à la lettre les didascalies de l'auteur. Il y a une pierre et un arbre sans feuilles en guise de décor. Osinski a osé introduire une vidéo : celle de l'enfant qui vient annoncer à nos deux clodos que Godot ne viendra pas ce soir, peut-être demain. Cette vidéo est une bonne idée. À défaut de Godot, voici Pozzo (Aurélien Recoing) et Lucky (Jean-François Lapalus). Le maître et l'esclave, peut-être le contraire, allez savoir. Une relation anthropophagique. Jean-François Lapalus a, lui aussi, la gueule de l'emploi. La corde du pendu au cou, Pozzo le tient comme un chien en laisse. Il fait pitié jusqu'à nous faire rire lorsque le maître lui jette un os en pâture. Le célèbre monologue, délire verbal, de Lucky demeure toujours un grand moment. Jacques Osinski signe ici une des plus belles mises en scène de *Godot* et Denis Lavant est un Estragon d'anthologie. Il arpente l'espace vide clopin-clopant, avec ses vieilles godasses cloutées afin qu'elles résonnent comme des claquettes. Le comédien incarne à la perfection l'homme qui n'a guère d'autre choix que de s'accrocher à quelques bribes de vie, trouvant une identité minimale dans le simple fait de pouvoir

communiquer. Et encore. La communication n'est rien de plus que des mots qui remplissent le temps et ne mènent à aucune action. Et Dieu dans tout ça ? Le Très Haut a trahi l'homme en n'existant pas.

Au Théâtre des Halles, Avignon. Jusqu'au 26 juillet. Au Théâtre de l'Atelier, Paris (18^e), à partir du 25 mars.

9 juillet 2025

Dans le « off », Denis Lavant et Jacques Bonnaffé en clodos fraternels

Au Théâtre des Halles d'Avignon, Jacques Osinski livre une nouvelle version d'« En attendant Godot » servie par un duo burlesque et tendre

THÉÂTRE
AVIGNON - *enregistré qu'on dit*

L'inausable et inépuisable *En attendant Godot* est l'une des têtes de gondole du Festival « off » d'Avignon, cru 2025. Au Théâtre des Halles, Jacques Osinski présente une nouvelle version du chef-d'œuvre de Samuel Beckett, que l'on se réjouit d'autant plus de retrouver que le célèbre duo de la pièce, Vladimir et Estragon, autrement dit « Didi » et « Gogo », est incarné par une paire d'acteurs que tout semblait mener à se retrouver là, sur la route du grand nulle part : Jacques Bonnaffé et Denis Lavant.

Godot, ce n'est pas le genre de pièce avec laquelle on peut faire le malin, en tant que metteur en scène. Tout, ici, se joue dans le langage, dans la profondeur existentielle des questions sondées par Beckett, et donc sur les acteurs. Il y a une route de campagne, un arbre, une grosse pierre, et deux clowns dépenaillés, Didi et Gogo donc, qui sont là parce qu'ils attendent Godot.

Le minimalisme de Beckett n'attendit toutefois pas le raffinement, la création d'un espace-temps sensible, apte à donner sa place à l'insondable. Et d'emblée, on se dit que le plateau aurait pu être un peu plus travaillé. Mais

enfin, Gogo-Denis Lavant et Didi-Jacques Bonnaffé sont là, avec leurs costumes crados de qui a connu des jours meilleurs, et l'on se dit que c'est bien là l'essentiel.

Deux hommes face au vide

Et leur duo, burlesque et tendre, fonctionne à merveille, dans cette première partie du spectacle qui voit nos deux clowns métaphysiques parler de tout et de rien, rien étant ici un tout. Beckett, engagé dans la Résistance pendant la seconde guerre mondiale, a mis beaucoup de lui-même et du long chemin qu'il fit avec sa femme pour gagner Roussillon (Vaucluse), où ils vécurent cachés des

mois, dans ce Godot où se répercutent les échos de l'immuable, de l'horreur des camps de la mort.

Les choses se glissent avec l'apparition du deuxième duo, composé de Pozzo et Lucky, et qui se présente en miroir inversé du premier. Pour aller vite, on pourrait dire que Didi et Gogo incarnent la fraternité, et Pozzo et Lucky le rapport maître-esclave, soit les deux routes qui s'offrent à l'homme pour faire son chemin dans le monde. Pozzo, sorte de propriétaire ou de capitaliste, tient en laisse Lucky, qui fut un intellectuel dans une autre vie. « *Peux, porc !* », lui intime-t-il régulièrement, avant de lui jeter ses os de poulet.

Mais ce duo-là ne joue pas son rôle au sens plein du terme, tant les acteurs qui le composent restent dans le cliché : Aurélien Recoing, sans nuances, en Pozzo, et Jean-François Lapalus se contentent d'incarner de chien battu pour figurer Lucky. C'est d'autant plus dommage que Jacques Osinski poursuit depuis plusieurs années tout un parcours avec Beckett, avec notamment une belle *Fin de partie*, créée au Théâtre des Halles d'Avignon, en 2023, où Denis Lavant formait un duo mémorable avec Frédéric Ledigems.

C'est Denis Lavant, une fois de plus, qui émeut, petit painin tragique chez qui se lisent les origines

circassiennes, bonhomme à nu, dépoilé de tout masque social. Tandis que le talent poétique et littéraire de Jacques Bonnaffé se côtoie idéalement chez Beckett, dont l'acteur cite la langue magnifiquement. C'est eux que l'on retiendra, deux hommes face au vide, funambules existentiels, au bord de la chute, mais se rattrapant aux branches de cet arbre où quelques feuilles reposent, grâce à une certaine idée de la fraternité. ■

FABIENNE DARGÈ

En attendant Godot, mise en scène de Jacques Osinski, Festival « off » d'Avignon, Théâtre des Halles, jusqu'au 30 juillet.



Le Canard enchaîné



Journal satirique paraissant le mercredi et sur Internet

16 juillet 2025

En attendant Godot

Déjà metteur en scène de plusieurs Beckett (son « Fin de partie » était magistral), Jacques Osinski a cherché la distribution idéale, et l'a trouvée. Aux côtés du fidèle Denis Lavant (on dirait que Beckett n'a écrit ses pièces que pour lui), Jacques Bonnaffé, Aurélien Recoing et Jean-François Lapalus. Des didascalies respectées à la virgule près. Un squelette d'arbre sur scène.

Et rien d'autre que l'évidence, la grâce, l'enfance, l'émerveillement.

● Au Théâtre des Halles,
à 21 heures, jusqu'au 26/7.



Avignon OFF : dans la version de Jacques Osinski d'« En attendant Godot », Vladimir et Estragon toujours au bord du chemin

Jacques Osinski s'est emparé de la pièce la plus célèbre de Samuel Beckett en insufflant à ses personnages une humanité désespérée autant que fantastique.

Publié le 10 juillet 2025

Gérald Rossi

Avignon (Vaucluse), envoyé spécial

Décor. Un arbre sec comme une trique. Un gros caillou usé par le temps. Et le ciel, traversé de nuages sombres, avant que la Lune ne fasse une entrée brumeuse. Le metteur en scène Jacques Osinski (scénographie de Yann Chapotel), magnifie le matériau brut et le verbe.

Il a choisi la version que Samuel Beckett valida en 1984, en ligne directe avec la mise en scène de l'auteur à Berlin en 1975. Insufflant une bonne dose de malice, Samuel Beckett expliquait qu'il avait écrit ce Godot en un temps où « il ne connaissait rien au théâtre ».

Un casting familial au service d'une mécanique de précision

En tout cas, la pièce date de 1948 et a été publiée en 1952 à Paris. Elle est la plus célèbre du dramaturge d'origine irlandaise (éditions de Minuit). Rangée un peu vite sur le rayonnage du théâtre de l'absurde elle pose toujours des questions. Même si l'on ne croit plus guère que Godot, dont on ne sait finalement rien, viendra un jour. Pourtant subsiste un doute.

Jacques Osinski avait déjà monté Cap au pire, l'Image, la Dernière bande et Fin de partie. Avec une partie de l'équipe fameuse que l'on retrouve ici. Jacques Bonnaffé est Vladimir et Denis Lavant Estragon, Jean-François Lapalus est le soumis Lucky, Aurélien Recoing étant le

maître Pozzo. Celui-là même qui donne un os à ronger à qui a faim. Celui qui boit du vin à la barbe des autres. Sur l'écran, apparaît Léon Spoljaric Poudade, en jeune messenger.

La machine fonctionne comme une horloge Suisse. Chacun est à la place qui lui convient. Et tous participent de la même fête des mots et de leur sens. Avec une bonne dose d'humour. En attendant Godot peut être une longue attente. Car il faut tenir la durée de la pièce. Ici deux heures et quart bon poids. Mais elle peut aussi être source d'un plaisir durable pour le spectateur. Tel est le cas avec, au moment des longs saluts, une salle debout.

17 juillet 2025

« En attendant Godot » : Lavant et Bonnafé, funambules de l'absurde

Deux vagabonds attendent un certain Godot qui ne viendra pas... Se présente, en revanche, Pozzo qui tient en laisse Lucky, son esclave. Les mêmes se verront deux jours de suite, deux jours à tenter de tromper l'ennui. Sans pouvoir partir, puisqu'ils attendent... Vertige de la vie ? L'existence ou non de Dieu ? Beckett n'en dira rien. Ce vide, il faut le combler.



Dans «En attendant Godot» les comédiens s'emparent de l'univers de l'absurde qui caractérise Samuel Beckett. Photo : Pierre Grosbois

Dirigés par Jacques Osinski, Denis Lavant et Jacques Bonnafé, Aurélien Recoing et Jean-François Laspalus, s'avèrent d'habiles funambules sur ce fil de l'absurde, habitant d'une tendre mélancolie cette histoire. Dans un jeu empruntant au burlesque, visages grimaçants et voix grinçantes, jeux de corps, postures et galures défoncés, ils donnent consistance à ces clochards célestes coincés dans leur vide existentiel. En leur compagnie, on attend, mais avec gourmandise.

Au Théâtre des Halles, à 21 heures.

TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture



Pierre Grosbois

En attendant Godot à Avignon : Denis Lavant et Jacques Bonnaffé au sommet de l'absurde

Par Oriane Jeancourt Galignani

17/07/2025 [Critique](#)

Comment jouer une pièce devenue mythe ? Les comédiens, sous la direction de Jacques Osinski qui clôt là son grand-œuvre beckettienne, empruntent une voie approfondie et classique.



En attendant Godot © Pierre Grosbois

C'est sans doute la pièce qui résume le XXe siècle, *En attendant Godot* a offert à Vladimir et Estragon la possibilité d'incarner la posture privilégiée de notre humanité contemporaine : l'attente du vide. Denis Lavant et Jacques Bonnaffé trouvent là leur raison d'être, et sur la scène du Théâtre des Halles, ils incarnent on ne peut mieux ce lieu entre l'absurde et le désespoir, si soigneusement pensé par Beckett. Ainsi se rapprochent-ils tant au cours de la pièce, au gré d'un jeu si juste dans l'effet de miroir qu'il produit, que l'on se demande si Beckett n'a pas d'abord pensé ces deux figures en siamois. Lavant et Bonnaffé n'ont pourtant rien à voir : le jeu clownesque, à la lisière de l'enfance et de l'étrangeté du premier, se confronte à la haute stature, au jeu profond et rentré du second. A

croire qu'ils ont toujours été Vladimir et Estragon, deux faces d'un même destin où l'on vieillit trop pour se donner la mort, et l'on ne vit pas assez pour comprendre à quoi se résume tout cela. Derrière eux, un vieil arbre, aux branches nues, le fameux « saule » qui n'accueillera aucune corde, bien que la tentation soit permanente chez nos deux protagonistes. Jacques Osinski, à son habitude, ne propose pas plus de décor, laissant la langue de Beckett, dont il maîtrise parfaitement le rythme, planter son propre paysage. Même chose pour les déplacements des acteurs qui sont rares, si ce n'est le tournoiement propre à l'attente et les brefs endormissements. En guise d'accessoires, les chapeaux melon voulus par Beckett font partie de la silhouette des vagabonds, les apparentant aussi bien à Chaplin qu'à la foule de l'exode pendant la Seconde Guerre Mondiale, dont furent Beckett et sa femme. Souvenons-nous que la pièce fut écrite dans l'immédiat après-guerre, en 48-49, et comment ne pas voir dans l'errance de ces personnages, le nomadisme contraint auquel sont soumis tant de peuples en Europe ? Dans sa note d'intention, Jacques Osinski émet même l'idée que l'un des deux protagonistes serait juif, et que Godot serait un passeur qui pourrait les emmener en zone libre. Difficile en tout cas de ne pas penser au contexte de la Seconde Guerre mondiale et à la menace de la Shoah, lors de l'arrivée de Lucky et Pozzo, l'un tenant l'autre en laisse, le déshumanisant sciemment. Couple inversé du premier, dans un jeu de symétrie qui compose la pièce, ces deux-là sont aussi baroques que les premiers sont en repli, aussi burlesques que les premiers sont pathétiques. En Lucky, Jean-François Lapalus élabore un jeu lent, excessif, difficile à saisir dans l'économie générale de la pièce, alors qu'Aurélien Recoing excelle dans la performance, unique, de Pozzo. Les quatre se tournent autour sans se rencontrer, tel que l'a voulu Beckett. A la fin de la pièce, alors que nous laissons Vladimir et Estragon sur ce plateau irrémédiablement nu, une question demeure : peut-on, doit-on repenser cette pièce qui a forgé notre rapport au théâtre, et pour beaucoup à l'existence, au XXIe siècle ? On connaît la fameuse réponse de Beckett : « Quant à vouloir trouver à tout cela un sens plus large et plus élevé, à emporter après le spectacle, avec le programme et les esquimaux, je suis incapable d'en voir l'intérêt. Mais ce doit être possible ». Au théâtre donc, de relancer les possibles.

***En attendant Godot*, Samuel Beckett, mise en scène de Jacques Osinski, Théâtre des Halles, Avignon, jusqu'au 26 juillet. Théâtre de l'Atelier, du 25 mars au 3 mai.**

Le Club de Mediapart



jean-pierre thibaudat

journaliste, écrivain, conseiller
artistique

Godot attendait Osinski

15 juillet 2025



© dr

Il y a trente ans, Jacques Osinski créait son premier spectacle d'après *La faim* de Knut Hamsun avec un certain Denis Lavant. Au fil des années, ils devaient se retrouver plusieurs fois autour des textes de Beckett. C'était encore le cas la saison dernière avec *Fin de partie* (lire ici). Et donc, cette année, avec *En attendant Godot*. Denis Lavant dans le rôle de Vladimir dit Didi et Jacques Bonnaffé dans celui d'Estragon dit Gogo, deux vagabonds qui n'en finissent pas de ne pas se séparer et qui attendent un certain Godot qu'ils attendront encore à la fin de la pièce.

La pièce *En attendant Godot* a été publiée en 1952 aux Editions de Minuit (comme tous les textes de Beckett) et, depuis, souvent rééditée avec en couverture une image reprise de la mise en scène de Roger Blin qui créa la pièce dans un petit théâtre parisien aujourd'hui disparu. La pièce, traduite dans bien des langues, a été jouée, et reste toujours jouée, de par le monde, sur

une multitude de scènes. En France, Jean-Pierre Vincent puis , plus récemment Alain Françon l'ont servie avec force.

Comme Françon, Osinski part non de la version publiée en France mais d'une version dite de Saint Quentin dans une mise en scène de Walter Asmus, version reprenant la mise en scène signée par Beckett lui-même en 1975 au Schiller théâtre de Berlin et où Asmus était son assistant. Beckett assista aux répétitions de son ancien assistant, modifia quelque peu le texte (ajoutant « *de la chair aux os* » aux dires des acteurs) et plusieurs didascalies. Ainsi, au tout début de la pièce, Beckett note : « *Estragon est sur le sol. Il appartient à la pierre. Vladimir est lumière. Il est orienté vers le ciel. Il appartient à l'arbre* ».

Estragon (Denis Lavant) est donc assis sur une pierre, il essaie d'ôter son soulier. Plus loin, se tient Vladimir (Jacques Bonnaffé), non loin de l' arbre aux branches nues. Au deuxième acte, l'arbre sera pourvu de « *quelques feuilles* » . « *J'aime cette attention que Beckett porte aux éléments : minéral (pierre), végétal (arbre), animal (homme). Il y a quelque chose de très concret, très terrien qui m'intéresse, j'ai envie de partir de ça pour mettre en scène Godot* » note Osinski.

Je ne sais pas si Lavant et Bonnaffé ont déjà joué ensemble, l'un terrien, l'autre plus aérien, ils font merveilleusement la paire. Plus tard, apparaîtront Pozzo (Aurélien Recoing qui fut proche de Vitez) tenant au bout d'une corde son serviteur, esclave soumis, Lucky (Jean François Lapalus qui appartenait à la troupe du TNS dans les années Vincent). Le dernier et éphémère personnage, un enfant, apparaît en impression virtuelle, informant Estragon et Vladimir que « *monsieur Godot* » ne viendra pas le soir. Personnages moins éphémères, Pozzo et Lucky, gardent un part de leur mystère quant à leur identité et à leur relation, l'un tenant l'autre par une corde. Ils quitteront la scène laissant seuls Estragon et Vladimir lesquels pour finir, disent vouloir partir et ne bougent pas. La force d'Osinski est là : loin d'expliquer ces quatre personnages, il en accentue progressivement l'insaisissable mystère.

Un « Godot » de chair et d'âme



Photo Pierre Grosbois

Au Théâtre des Halles, dans le cadre du Festival Off d'Avignon, Jacques Osinski poursuit son cycle Beckett avec une version plus humaine que métaphysique de la célèbre pièce de l'auteur irlandais, portée par Denis Lavant et Jacques Bonnaffé.

Il aura fallu longtemps, très longtemps, à Jacques Osinski pour oser escalader le plus haut sommet du massif beckettien, pour s'aventurer dans la plus fameuse de ses pièces, *En attendant Godot*, « celle dont il disait qu'il l'avait écrite à une époque où il ne connaissait 'rien au théâtre' », rappelle le metteur en scène. Avant elle, **l'artiste a mené une exploration méticuleuse de l'oeuvre du dramaturge irlandais**. Il a d'abord sublimé [Cap au pire](#), puis [L'Image](#) – qu'il avait accompagnée d'*Un soir, Au loin, un oiseau* et *Plafond*, tous issus du recueil *Pour finir encore et autres foirades* –, avant de se lancer à l'assaut de [La Dernière bande](#) et de [Fin de partie](#), avec une double permanence : un profond respect pour ces textes et la présence de Denis Lavant. Imperturbable compagnon de route des trente dernières années – il était déjà présent dans la distribution du premier spectacle professionnel de Jacques Osinski, *La Faim* de Knut Hamsun, monté en 1995 –, le détonnant comédien, après avoir occupé seul le plateau, puis donné le change à Frédéric Leidgens, retrouve ici Jacques Bonnaffé. Ensemble, ils donnent corps au célèbre tandem formé par Vladimir et Estragon – ou « Didi » et « Gogo » pour les intimes –, ces deux vagabonds magnifiques et mendiants de la vie qui,

entre un gros rocher et un arbre qui dépérit – à moins qu’il ne soit déjà mort –, espèrent l’arrivée de l’éminent Godot, mais ne le voient jamais venir, tout en continuant d’y croire.

En bon expert de l’univers beckettien, Jacques Osinski n’a pas choisi d’adapter la version originelle de la pièce, publiée en 1952 aux Éditions de Minuit. [Comme Alain Françon avant lui](#), le metteur en scène lui a préféré une mouture ultérieure, la dernière, celle dite de « San Quentin », que le dramaturge irlandais avait remaniée en 1984 pour nourrir le travail de son ancien assistant, Walter Asmus. À cette occasion, raconte Jacques Osinski, « *Beckett vint participer pendant dix jours aux répétitions et, selon le témoignage des acteurs, ‘ajouta de la chair aux os’ du texte, modifiant certaines didascalies* ». Loin d’être anecdotiques, ces amendements donnent naissance à une déclinaison plus incarnée et moins éthérée d’*En attendant Godot*, comme si Beckett, au soir de sa vie, assumait davantage la théâtralité de son geste d’écriture, comme s’il s’était nourri de toutes ses expériences passées pour venir enrichir cette pièce qu’il avait imaginée trente ans plus tôt, comme si, désormais, il avait besoin d’ancrer plus fermement Vladimir, Estragon, Lucky et Pozzo dans la matérialité du plateau, et, avec lui, de l’existence. C’est ainsi en pleine connexion avec leur environnement décharné que les deux premiers nous apparaissent : le premier, de dos, droit comme un i, la tête dans les nuages, au pied de son arbre, et le second, de face, recroquevillé sur lui-même, le regard vers le sol, assis sur son rocher. Ou, pour reprendre les mots de Beckett lui-même inscrits dans ses notes (*The Theatrical Notebooks of Samuel Beckett: Waiting for Godot*, édité par James Knowlson et Dougald McMillan chez Black Cat) : « *Estragon est sur le sol. Il appartient à la pierre. Vladimir est lumière. Il est orienté vers le ciel. Il appartient à l’arbre* ».

Ce surplus de physicalité, Jacques Osinski s’en sert comme d’un tremplin. À la traditionnelle métaphysique de l’absurde, il préfère la matérialité des relations humaines, et, sous sa houlette, le lien qui unit Vladimir et Estragon n’aura jamais paru aussi fort, sensible, soutenu par une intensité qui, alors qu’ils s’en menacent parfois, rend toute rupture impossible – y compris jusque dans la mort. **Cette alliance, Jacques Bonnaffé et Denis Lavant réussissent à en faire leur miel, et à l’accentuer encore, en offrant au tandem une allure on ne peut plus complémentaire.** Telles les deux faces d’un même symbole, le premier est aussi solaire, bonhomme et empli d’espoir que le second, joliment canalisé par son metteur en scène, est lunaire, misanthrope et en proie aux ténèbres. Dans les scènes où ils occupent à eux seuls le plateau, le spectacle connaît d’ailleurs ses meilleurs moments, dont on regrette qu’ils ne se prolongent pas lorsque **Jean-François Lapalus** et **Aurélien Recoing** investissent la scène. Tandis que le premier se borne, sans démeriter, au (quasi) mutisme de Lucky, le second écrase quelque peu ses camarades, avec une présence trop terrienne, trop réaliste, trop affirmée qui, si elle peut convenir, dans l’idée, au personnage de Pozzo, en évacue tout le mystère. **En cela, Jacques Osinski touche du doigt les limites de sa lecture qui, en lui préférant le concret de l’humanité, éclipse une partie de la poésie beckettienne.**

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

“En attendant Godot” au Théâtre des Halles d’Avignon, duo fabuleux de clochards célestes



[Helène Kuttner](#) 20 juillet 2025



©-Pierre_Grosbois

Après « Fin de partie », gros succès de la saison dernière avec Frédéric Leidgens et Denis Lavant, qui a obtenu pour ce rôle le Molière du meilleur comédien, le metteur en

scène Jacques Osinski poursuit son compagnonnage avec Samuel Beckett et son comédien complice Denis Lavant en s'attaquant à la pièce de théâtre la plus jouée au monde. Avec Jacques Bonnaffé, Aurélien Recoing et Jean-Francois Lapalus, acteurs magistraux, la pièce reprend d'autres couleurs, celle de l'infinie tendresse face à l'horreur du monde.

Parler pour ne pas penser



©-Pierre_Grosbois

On les retrouve avec bonheur, ces clochards célestes qui portaient beau devant la Tour Eiffel en 1900. Bien sur, nous connaissons la pièce, qui fut mise en scène magnifiquement la saison dernière par Alain Françon. Car le texte de Samuel Beckett, écrit en 1948, au sortir de la guerre, après la Shoah, Nagasaki et Hiroshima, qui raconte les dialogues doux dingues de deux personnages clownesques et tragiques à la fois, propulsés au bord d'un plateau où trône un pauvre arbre bien sec, c'est bien notre histoire, et l'histoire de l'humanité toute entière, traquée par la dureté de la vie, par le tragique de sa finitude, mais aussi revigorée par la chaleur d'une relation amicale, amoureuse, ou les deux à la fois. Vladimir-Jacques Bonnaffé, d'une élégance folle et d'une chavirante humanité, est le compagnon le plus solaire, le plus protecteur. Lumineux et tendre, il porte à son compagnon Estragon-Denis Lavant, petit être minéral assis sur sa pierre, un regard de bienveillance céleste. Mais c'est avant tout l'intensité du lien qui est revivifiée dans cette mise en scène. « Je suis content de te revoir. Je te croyais parti pour toujours.(...) Quand j'y pense... depuis le temps... je me demande... ce que tu serais devenu... sans moi ... Tu ne serais plus qu'un petit tas d'ossements à l'heure qu'il est, pas d'erreur. » dit Vladimir à Estragon quand enfin il le retrouve sur cette route déserte. Mais Estragon, petit être ridé et enfantin, s'amuse à énerver Vladimir en jouant ici, comme Laurel et Hardy ou Charlot, à se mettre en scène, à avoir le beau rôle. Ces deux-là, dans leurs costumes charmants, ne cessent de bavarder, s'inventent des histoires pour conjurer l'ennui et l'attente d'un personnage mystérieux, Godot, dont on sait qu'il ne viendra jamais.

Un théâtre de chair



©-Pierre_Grosbois

C'est la version de 1975, établie par Beckett pour sa propre mise en scène à Berlin, qui a été choisie dans cette création, et c'est vrai qu'elle apporte un supplément de chair, de chaleur et d'humanité à ces paumés magnifiques. Dans une scénographie très graphique et dépouillée de Yann Chapotel et de belles lumières signées Catherine Verheyde, Denis Lavant et Jacques Bonnafé, remarquables, s'accordent tous deux à merveille, l'un finissant les phrases de l'autre, le provoquant avec une malice familière, toujours tendre, affectueuse, jamais méchante. Et c'est un vrai bonheur de les voir et de les entendre, tant ils sont comiques, surprenants, et philosophiquement très pertinents. La dureté, la manipulation féroce, le mépris, viendront d'un troisième personnage, Pozzo, patron démoniaque de son domestique Lucky qu'il tient méchamment en laisse. C'est Aurélien Recoing, stature impressionnante et majesté de glace, qui vient rompre cette bienveillante harmonie. C'est lui, dans son costume de tweed beige, avec son feutre sur la tête, qui vient ouvrir son panier de déjeuner, dévorer devant tous une cuisse de poulet froid et jeter l'os en direction d'Estragon, qui se jette dessus pour en avaler les miettes de chair restantes.

Echapper à la domination du plus fort



©-Pierre_Grosbois

Dès lors, que reste-t-il à faire ? Lucky-Jean François Lapalus, le corps fouetté de coups, le cou perclus de douleur, reste muet, animal enragé qui prendra dans la deuxième partie sa féroce revanche. Pour l'instant, tel un âne obéissant, il continue de porter les bagages de son maître. Mais jusqu'à quand son insolent dominateur de maître le maltraitera ainsi devant tous ? Et que faut-il donc faire, se demandent les deux complices ? Tenter de libérer le martyr avec sa corde au cou, trainé comme un chien ? Ou alors se pendre ? Mais ils n'ont pas de corde assez robuste pour pouvoir tous les deux se pendre à l'arbre. Alors Vladimir demande une nouvelle fois à Estragon de relever son pantalon, car « Pas de laisser-aller dans les petites choses. » Godot ou l'impossible quête d'un destin libérateur, c'est la tentative de de chacun de nous qui s'efforce de vivre, de survivre, en conversant, en racontant des histoires, en faisant des blagues, pour ne pas mourir. Parler pour survivre, aimer pour mieux vivre, c'est peut être tout cela que nous offrent ces splendides acteurs d'un texte éternel, auquel la représentation ici apporte une poignante intensité.

Helène Kuttner

cult. news

Festival d'Avignon 2025 Théâtre

« En attendant Godot », Lavant et Bonnafé gardent l'espoir de Jacques Osinski

par Amélie Blaustein-Niddam
13.07.2025



De toutes les pièces de Beckett, *En attendant Godot* est la plus connue, peut-être parce que son titre en résume le contenu. Au Off d'Avignon, Jacques Osinski s'empare de ce monument avec talent. Pour servir cette langue précise, il convoque un quatuor de choc composé de Jacques Bonnafé, Jean-François Lapalus, Denis Lavant, Aurélien Recoing. Du grand et beau théâtre.

« Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On attend Godot »

Tout commence dans un noir profond. On entend des pas. Sur scène, il y a un arbre et une pierre. C'est Beckett qui l'a décidé, qui a décidé dans ses didascalies plus que précises. Cette version de *En attendant* est d'ailleurs la plus aboutie, celle de 1984 que le maître avait remanié. Le texte dit pour le début : « Estragon est sur le sol. Il appartient à la pierre. Vladimir est lumière. Il est orienté vers le ciel. Il appartient à l'arbre. » Et c'est ce qu'on voit. Tout est écrit, maintenant, il faut le jouer et bien le jouer. Et ça, ces quatre-là savent faire. Denis Lavant est Estragon, Jacques Bonnafé est Vladimir. Estragon a mal aux pieds, ses chaussures sont trop petites, chez Beckett, les corps sont empêchés, souffrants (enterrés même dans *Oh les beaux jours*). Alors, l'un des plus grands thèmes de la pièce, la fraternité dans l'amitié, se met en place. Vladimir aide, lui retire sa chaussure. Tous les deux sont « liés » à la vie et à la mort. Ils ont traversé mille vies ensemble, ont le sens sans savoir. Ils se séparent et se retrouvent sans cesse, malgré eux (« Je suis content de te revoir. Je te croyais parti pour toujours »). Et ils sont là à attendre un certain Godot près de cet arbre. Pourquoi ? Qui est-il ? La réponse, on le sait dès le départ, ne sera jamais donnée.

« Nous naissons tous fous. Quelques-uns le demeurent. »

Nous partons en voyage en huis clos au pays de l'absurde. Si eux deux ne bougent pas, les éléments sont en mouvement autour d'eux dans un rapport au temps bousillé. « *La nuit ne viendra-t-elle donc jamais* » gémit Vladimir. Le temps, c'est le personnage principal, ils en ont perdu jusqu'à la notion : « quel jour sommes-nous ? Lundi, jeudi ou vendredi ? ». Donc ils attendent. Et voilà que d'autres apparaissent, et quels autres ! Aurélien Recoing en Pozzo et Jean-François Lapalus en Lucky font leur entrée dans une scène d'une rare violence. Lucky est l'esclave de Pozzo, il le tient au bout d'une corde, le fouette. La vision choque nos clodos. Lucky est une allégorie de Messie, apathique longtemps, mais qui, quand il se met à parler, annonce de façon si étrange que cela a l'air d'une révélation « (...) Un Dieu personnel quaquaquaquà barbe blanche quaquà hors du temps de l'étendue qui du haut de sa divine apathie sa divine athambie sa divine aphasie nous aime bien à quelques exceptions près on ne sait pourquoi mais ça viendra (...) ».

« On se croirait au spectacle »

Mystique et absurde, *En attendant Godot* est également très ancré dans son époque. Les différentes versions ont même transformé Pozzo en Nazi. Jacques Osinski se place du côté de l'espoir. Dans le dossier de presse il dit : « Beckett avait été résistant et dû s'enfuir à Roussillon. Godot pourrait-il être un passeur ? ». L'idée est belle. Dans ce monde où rien ne va, où les hommes perdent la tête au point de ne plus se souvenir de ce qui s'est passé la veille, l'attente d'un sauveur pour les sortir de leurs méandres semble vaine. Les voilà coincés, dans l'impossibilité de partir avec comme seule source de vie l'espoir de croire en la venue de ce Godot. Le quatuor de comédiens est époustouflant : ce sont tous des monstres de plateaux. Pour Lavant et Bonnafé qui ne quittent jamais la scène, c'est un tour de maître. Lavant, qui a si souvent joué les égarés sous les ponts, incarne un Estragon attachant, cassé par la vie. Bonnafé, lui, est un tendre penseur, lucide au milieu du néant.

Le Off d'Avignon est souvent l'occasion d'aller voir de grands textes portés par d'immenses stars du théâtre. Ce serait dommage de passer à côté.

Avignon 2025

•Off 2025• "En attendant Godot", le temps, le temps, et rien d'autre... Beckett transcendé

L'une des pièces les plus jouées au monde d'un auteur consacré... Alors quel miracle peut-il bien encore se produire, durant ce juillet au Théâtre des Halles, pour que l'on "découvre" ce monument théâtral avec le charme si particulier des premières fois ? La mise en scène tonique et onirique de Jacques Osinski qui, tout en respectant à la lettre les prescriptions de l'auteur en transcende l'esprit, et les interprétations "hors sol" du duo Jacques Bonnaffé - Denis Lavant insufflant une vie neuve au couple légendaire formé par la paire Vladimir et Estragon, en sont sans conteste le ferment.



© Pierre Grosbois.

L'arbre... le fameux arbre famélique comme seul décor avant l'apparition à deux reprises de la blafarde (ainsi la nomme Estragon, poète aux semelles de vent) ponctuant la fin d'un jour et en annonçant un autre semblable en tous points qui lui succédera inévitablement. Une attente réitérée, celle d'un Je-ne-sais-qui (nommé ici Godot, puisqu'il faut bien nommer les choses et les êtres pour penser que soi-même on existe) et d'un Presque-rien (des actions menues, se déchausser, (se) raconter même si c'est pour se dire que l'on n'a rien à se dire) renvoyant aux deux concepts du philosophe humaniste Vladimir Jankélévitch justifiant ainsi leur nécessité : *"Comme toutes les choses très importantes, plus elles jouent un grand rôle*

dans notre vie, plus elles sont impalpables, invisibles, manipulables".

Le décor étant planté, comme on le dit traditionnellement, entrons dans le vif du sujet par le lever de rideau (qui n'existe pas plus que le personnage-titre)... Un arbre, substrat du vivant végétal dépouillé de ses feuilles... Le contemplant, et faisant dos au monde ordinaire (le nôtre, spectateurs arrimés à nos fauteuils), un homme, substrat de l'espèce, la nôtre. L'homme semble totalement absorbé par ce rien à voir. Quant à l'autre homme, assis sur un tas de pierres, substrat du monde minéral déposé à l'avant du plateau, son attention entière est mobilisée par un soulier récalcitrant qu'il s'échine, dans des grimaces expressives, à vouloir retirer de son pied. Ledit soulier retiré, son contenu examiné avec soin et grande lenteur, le constat sans appel est édifiant : *"Il n'y a rien à voir"...*



© Pierre Grosbois.

Ce tableau liminaire, baigné d'un silence enveloppant comme une nappe poétique, donne le tempo... Avant que rien ne commence – et que rien ne se passe, si ce n'est de menus incidents destinés à occuper la vacuité du temps et de l'espace – tout est dit dans le (presque) rien présent. Beckett désappris... pour mieux le donner à entendre et voir.

Les deux hères à la mine débonnaire (et ce n'est pas là uniquement pour la rime), unis comme pas d'eux et n'arrétant pas de vouloir se séparer en se jetant continûment dans les bras l'un de l'autre (seul à deux, c'est être à moitié seul) vont passer le temps qui passe en eux et en nous en se racontant des histoires, histoires qui n'aboutissent pas... si ce n'est par la ponctuation remarquable s'il en est d'Estragon : *"Je trouve ça Extraordinairement intéressant"*. Dans ce jeu aux confins des limites de la logique euclidienne, Denis Lavant et Jacques Bonnaffé, le tenant d'une vie de bohème et d'illuminations associé au philosophe bonhomme, excellent de complicité jouissive.

"Qu'est-ce qu'on fait ? - On attend. - Mais en attendant ?... Pendons-nous, on bandera ! Oui, mais lequel en premier ? Il est urgent de réfléchir avant de se prononcer...". Heureusement que l'irruption de l'étrange attelage composé de Pozzo, maître intransigeant, et de Lucky, son esclave entravé par une corde, va venir créer diversion les arrachant un temps à des questions métaexistentielles... pour en faire surgir d'autres qui le sont tout autant. Pourquoi le Knouk (le sous-homme tenu en laisse) ne dépose-t-il pas ses bagages ? Et comme, face à cette énigme abyssale, le maître reste muet, les deux clochards célestes reposeront la question en l'articulant savamment sans qu'un seul mot ne sorte de leur bouche...

Long silence, chacun absorbé par lui-même, interrompu par ces saillies d'un bon sens à tout rompre : *"En attendant, il ne se passe rien. - Vous vous ennuyez ? - C'est pas folichon..."*. Alors, on se distraira en faisant "penser du chapeau" le bougre sortant de son mutisme pour débiter une bouillie de mots jargonnant à l'excès. Ainsi en va-t-il de l'existence du langage, quand on prétend vouloir le soumettre.



© Pierre Grosbois.

Estragon, superbement hiératique, les mains plantées dans les poches de son pantalon troué, Vladimir campé solidement sur ses jambes, les deux nous faisant face, commenteront avec une lucidité désarmante le départ de l'attelage improbable : *"- Ça fait passer le temps... - Il serait passé sans ça... - Oui, mais moins vite... - Allons nous-en... - On peut pas, on attend*

Godot"... Intarissables pour ne pas penser, ils trouveront toujours quelque chose à dire pour – sans en être dupes – prolonger le dur désir d'exister dans le néant d'une répétition sans fin débouchant sur l'amnésie des lieux, du temps et des personnes que le hasard met face à eux.

Et le miracle, c'est que cette absurdité de l'existence révélée dans le creux des paroles échangées et des (non)situations vécues, au lieu de nous atteindre au plexus... nous réjouit jusqu'à nous rendre pleinement sereins, pour ne pas dire euphoriques. Mais pourquoi donc ce non-sens apparent ? Sans doute que le traitement finement burlesque des situations, incarnées avec un naturel ludique à désarmer les plus mélancoliques des représentants humains, est le sésame de l'épiphanie ressentie. Un tour de force pour une pièce signée Samuel Beckett, non pas trahi... mais exalté.

▣ **Yves Kafka**

Vu le lundi 7 juillet 2025 au Théâtre des Halles (salle Chapitre).

L'AUTRE SCÈNE (.ORG)

Recherche

Menu Général ▾



Avignon 2025, Critiques

15 Juil 2025

David Rofé-Sarfati



« En attendant Godot », la version tant attendue.

David Rofé-Sarfati

Au Théâtre des Halles, dans le cadre du Festival Off d'Avignon, Jacques Osinski poursuit son exploration de l'œuvre de Beckett. Sur scène, Denis Lavant et Jacques Bonnaffé incarnent avec intensité cette pièce emblématique.

Un achèvement

Il a fallu de nombreuses années à Jacques Osinski pour oser s'attaquer à la pièce cardinale qui rendit célèbre Beckett internationalement. Avant de relever ce défi, le metteur en scène a étudié et exploré en profondeur l'ensemble de la dramaturgie de Samuel Beckett. Il a sublimé [Cap au pire](#), puis s'est consacré à [L'Image](#), qu'il a enrichi d'autres textes issus du recueil *Pour finir encore et autres foirades*, tels que *Un soir*, *Au loin*, *un oiseau* et *Plafond*. Il s'est attaqué à [La Dernière bande](#) et [Fin de partie](#), en restant fidèle à son ambition : **respecter profondément le texte**.

Une pièce sur l'attente

En attendant Godot met en scène deux personnages, Vladimir et Estragon, qui attendent mystérieusement une figure appelée Godot. La pièce se déroule en deux actes dans un décor minimaliste, une route et un arbre solitaire. Pendant leur attente, ils discutent, se disputent, font des activités insignifiantes et rencontrent d'autres personnages, comme Pozzo et Lucky. Cependant, Godot ne vient jamais, et la pièce se termine sans que les personnages aient atteint leur but.

Caspar David Friedrich



La scénographie s'inspire des premières visions de Beckett, évoquant l'univers du peintre Caspar David Friedrich, avec une monochromie aux teintes sobres et primaires. Un voile, placé au fond de la scène, entretient le mystère, tel un fétiche chargé de secrets. À travers les passages aux deux extrémités du tissu, un chemin se dessine subtilement, invitant à la découverte. L'ensemble possède une beauté douce, discrète, mais évocatrice d'un hors champ inaccessible.

Roussillon

Il existe une confusion répandue selon laquelle le théâtre de Beckett serait un théâtre de l'absurde. Or, ce n'est pas le cas. L'absurde renvoie à des signifiants dépourvus de sens, des mots sans autre but que de créer cette absurdité même. Beckett parle ; il nous dit quelque chose qu'il faut savoir percevoir, entrevoir, voire simplement deviner. Contrairement à Ionesco, vrai théâtre de l'absurde, qui joue avec la désorganisation et la surprise dans les mots, Beckett ne cherche pas à produire un humour basé sur le chaos. *La Cantatrice Chauve* ne signifie rien en soi, si ce n'est l'intention de faire rire par l'image mentale d'une cantatrice sur scène chantant à gorge déployée, crane rasé. À l'opposé, lorsque *En attendant Godot* évoque le Roussillon, il renvoie probablement, comme le rappelle Osinski dans une interview récente, à l'engagement de Beckett dans la Résistance et aux conditions dans lesquelles il a dû

fuir. Sans cette expérience, il aurait eu du mal à décrire la douleur des pieds contraints par des chaussures trop serrées. Il aurait difficilement fait ressentir l'inconfort de dormir dans l'incertitude ou l'angoisse autour du prochain repas. Ni à exprimer ces rendez-vous annulés à la dernière minute. Au moment où Beckett commence à écrire sa pièce, le monde est encore sous le choc des terribles révélations concernant les camps de concentration. L'un des deux pauvres vagabonds s'appelait d'abord Lévy. La façon dont Pozzo traite Lucky rappelle d'ailleurs certains témoignages sur les tortures infligées par les Kapo dans les camps. Beckett n'est pas dans l'absurde ni la clownerie : il capte, derrière ces images, une dimension profonde de souffrance et d'engagement. Il saisit l'attente. Il raconte la tension de celui qui attend et qui secrètement demande sa part au monde. **Jacques Osinski respecte tout cela.**

On pourrait très bien imaginer que Vladimir et Estragon cherchent à passer en zone libre et qu'ils attendent un passeur, qui s'appellerait Godot. (Jacques Osinski)

Lorsque Lucien Raimbourg (1903 – 1973) crée le rôle de Vladimir sous la direction de Blin en 1953 au Théâtre de Babylone à Paris, il est un homme de théâtre, reconnu. Une critique écrit de lui :

Lucien Raimbourg, c'était l'élégance du retrait, le raffinement dans la sobriété et une fidélité profonde à l'art dramatique. Ni cabotin, ni mondain, il était un serviteur du théâtre, avec un goût prononcé pour les textes profonds et dérangeants.

Une fois encore, il ne s'agit pas d'absurde et de facéties. Les personnages chez Beckett possèdent un passé, un présent, un avenir. Ils enferment un inconscient. Le savoir-faire de Jacques Osinski consiste à utiliser le talent de Denis Lavant et de Jacques Bonnaffé à contre-emploi. Denis Lavant abandonne ces pantomimes et simagrées, Bonnaffé remise ses grimaces et ses comiques gestuelles. Ils n'en deviennent que plus puissants dans leur personnage *ordinaire*. Osinski défictionne la prosodie. Les personnages parlent *naturellement sans scories*.

L'attente, objet central de la pièce, déclenche sur scène l'ennui ; les tentatives d'y échapper, en combattant les silences, alimente la tension dramatique. Une tension vernaculaire qui déclenche les identifications. Ainsi, jamais le public n'aura autant ressenti cette attente, ce désespoir, ces discussions vaines.

Jacques Bonnaffé succède à Lucien Raimbourg

Les quatre comédiens sont formidables. **Jean-François Lapalus** (ancien pensionnaire de La Comédie Française) est Lucky, il nous attendrit. **Aurélien Recoing** (également ancien pensionnaire de La Comédie Française) est Pozzo, il sait nous agacer et nous émouvoir. **Denis Lavant** crée un Estragon plus vrai que nature tandis que **Jacques Bonnaffé** campe un grandiose Vladimir. Il marque le rôle. Il impressionne par une retenue contributive. Il emplit son personnage. Par sa construction de la normalité, il ouvre les portes du rêve et de l'imaginaire. Lorsqu'il échange avec l'enfant envoyé par Godot, représenté sous forme d'une vidéo aux contours holographiques, le spectacle passe du faussement banal au sublime. Nous sommes alors transportés dans ce dialogue entre Vladimir et une partie de son imaginaire, peut-être l'enfant en lui.....

En un mot, Jacques Osinski est un passeur ; il nous donne Beckett et parvient à établir un pont délicat entre l'humanité et l'occulte. Nos associations mentales s'embrasent.



Théâtre du blog

En attendant Godot de Samuel Beckett, mise en scène de Jacques Osinski

Posté dans 10 juillet, 2025 dans [actualites](#), [critique](#).

En attendant Godot de Samuel Beckett, mise en scène de Jacques Osinski

Tout le monde, surtout ceux qui ont vécu « les trente glorieuses », connaît la pièce et le théâtre de l'absurde qui n'eut d'absurde que renvoyer son image au monde tel qu'il est...

Prenons donc *Godot* là où il est : un grand classique du vingtième siècle.

Vladimir et Estragon attendent. Ils ont rendez-vous au pied de l'Arbre (un saule, qui aurait cessé de pleurer ?) avec un certain Godot, qu'ils ne connaissent pas. Estragon, dit affectueusement Gogo, lui, a mal aux pieds. Il a dormi dans un fossé et reçu des coups.

Vladimir (Didi) plus à l'aise, le reconforte.



©x

Arrive le tyrannique et brutal Pozzo, tirant par une corde, son malheureux et méchant esclave -on n'a jamais dit (voir Primo Levi que le malheur rend bon). Pozzo donne au passage un coup de pied à un Gogo déjà souffrant et donc, par la suite, rancunier... Il exhibe les pauvres qualités artistiques du bien nommé Lucky, roi de l'antiphrase : la « danse du filet » (pieds pris dedans) et la « pensée » : tirade savante et désarticulée à l'image d'une Intelligence Artificielle déjà détraquée (loin d'être inventée en 1949, même par la science-fiction). Pour ces héros, une réplique récurrente arrive à chaque envie d'aller autre part ou d'entreprendre une action : « On ne peut pas, on attend Godot ». Un enfant vient confirmer : « Monsieur Godot viendra demain ». Donc, on attend. Le deuxième acte s'enchaîne sans interruption avec le premier et suit le même schéma, à quelques importantes différences près.

Samuel Beckett a clairement indiqué que la pièce devait être jouée dans son intégrité et son intégralité, avec les didascalies exactes. Et (presque) toutes les mises en scène obéissent à cette loi. Pourtant, *En attendant Godot* sonne différemment à chaque fois : on y voit de nouvelles couleurs et émotions... Comédie métaphysique ? Jacques Osinski fait entendre très simplement la douleur physique, le mal aux pieds de Gogo et la bienveillance fraternelle de Didi. Il y a de l'amour dans l'air et même de la joie. Denis Lavant, fidèle complice du metteur en scène depuis *La Faim* de Knut Hamsun (1995) . Lui, fragile, écorché, avec sa puissance d'acrobate et Jacques Bonnaffé, posé, presque serein, forment un couple parfait .

Le spectateur se retrouve aussi dans l'autre couple : Pozzo et Lucky. Eux aussi sont : « nous », dans leur violence et leur aveuglement, au-delà du dominant/ dominé. Aurélien Recoing est le tyran à l'allure inquiétante des grands de ce monde et Jean-François Lapalus, la résistance muette du paysan soumis de toute éternité. Une distribution exemplaire.

On ne voudrait pas faire d'*En attendant Godot* une pièce exagérément spinoziste, mais enfin, c'est bien de cela qu'il retourne : la joie de l'espoir est contrebalancée par la crainte que la chose espérée n'arrive jamais, et la tristesse, faite de joie attachée à la chose regrettée. On ne nous en voudra pas trop pour cet instant de « pensée », tel que Pozzo en ordonne à Lucky. Jacques Osinski nous rend un Beckett -sixième rencontre-vivant, et même bon vivant, à travers la grille de l'écriture, et d'une étonnante actualité. On n'a pas oublié, entre autres, *Cap au pire* où la virtuosité de Denis Lavant s'exerçait, en ce même Théâtre des Halles, sur l'espace réduit d'une table de bistrot. « Rater mieux », écrivait Beckett. Désolé, Jacques Osinski, vous n'avez pas du tout raté, pour notre joie...

Christine Friedel